

Pasha Malla, Josée Yvon, Valérie Forgues

Rachel Leclerc

Numéro 160, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82014ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2015). Compte rendu de [Pasha Malla, Josée Yvon, Valérie Forgues]. *Lettres québécoises*, (160), 48–49.

☆☆☆ ½

PASHA MALLA

Nos grands-pères les fantômes

Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2015, 92 p., 17,95 \$.

Un grand bol d'air

Né en 1978 à Terre-Neuve et vivant à Toronto, Pasha Malla est l'auteur d'un roman, *People Park*, et d'un recueil de nouvelles, *The Withdrawal Method*, deux fois récompensé et désigné comme l'un des meilleurs livres de l'année 2008 par *Le Globe & Mail* et le *National Post*. Voici des poèmes rafraîchissants, légèrement fêlés, admirablement traduits par Christophe Bernard.



Pasha Malla est-il un adolescent surdoué perdu dans un univers d'adultes auxquels il n'arrive pas à s'identifier? Ou un homme qui se pose seulement des questions que vous ne vous êtes jamais posées? Ses poèmes cachent peut-être un jeu très sérieux. Ils nous décrivent une galerie de personnages en proie au doute ou à la crise de nerfs, parfois dans des moments de leur vie qu'ils auraient sûrement préféré passer sous silence. À tant saisir le quotidien par le mauvais bout, à tant subir l'étrangeté des situations où ils se trouvent impliqués, ils ne sont pas juste hilarants et attachants: on comprend qu'ils sont autant victimes de leur lucidité que prisonniers de leurs penchants et de leurs faiblesses.

Qu'il s'agisse de nous imposer l'intégralité de son mémoire de maîtrise en haïkus (« Un, deux, trois, quat', cinq. / Un, deux, trois, quatre, cinq, six, / sept. Merde. Raté. » [p. 37]) ou d'annoncer un ghazal pour Allah (« Ben non, / je niaise. » [p. 49]), Pasha Malla se veut moqueur mais jamais cynique. « Voyons donc, c'est juste pour rire! » semble nous dire cet enfant qui rêve quand même d'un journal télévisé nouveau genre:

« Quand à l'autre bout de la planète, un village se fait / raser par les bombes [...] / je veux que l'équipe des nouvelles pleure; je veux les voir se tordre les mains et s'effondrer / et je veux les entendre me demander « Pourquoi? / pourquoi? pourquoi? » (p. 70)

Circonstances aggravantes

Il ne cherche pas à nous émouvoir par l'image ou le rythme, et encore moins avec la harpe douceuse de son mal de vivre. Il plonge jusqu'au cœur de nos existences tragiques et désemparées, contrecarre notre tendance à frimer, supplie l'objet de son désir de lui accorder un instant de vraie communication, puisque l'amour, c'est « comme de ramasser / et de tenir collé sur chaque oreille / un chat / et d'écouter la musique / des mers » (p. 20-21). Son insécurité, Pasha Malla la transforme en pirouette tragicomique. « Être un génie, est-ce que c'est comme / être gelé tout le temps? » (p. 79) Ce n'est sûrement pas une question que se posent les « maudits morons » qu'il voit passer au party où on l'a invité et où il côtoie un (autre) génie avec lequel il communique par... télépathie.

Toujours tournée vers les autres, cette poésie narrative, composée en prose ou en vers, ne me semblerait pas déplacée sur la table à déjeuner de quelque jeune anglophone du Mile End (Malla a étudié à l'Université Concordia). Qu'il tente d'expliquer le sens des t-shirts humoristiques à sa maman ou qu'il rédige son « Guide du voyageur de fantaisie à la gloire de l'Europe », Malla nous offre une grande bouffée d'oxygène et propose un sérieux répit à notre ennui ordinaire.

☆☆☆ ½

JOSÉE YVON

Pages intimes de ma peau

Trois-Rivières, Écrits des forges, 2015, 158 p., 18 \$.

La gestion des déchets

Pour nous avoir montré notre face la plus sombre, Josée Yvon a été nécessaire au Québec comme une vraie secoueuse de consciences. Elle est de ceux qui, souvent à leur corps défendant et toujours au péril de leur vie, nous entraînent dans les bas-fonds et nous dévoilent une réalité qui n'affleure pas à la surface: le monde halluciné des pires victimes du capitalisme.

Avec leur incapacité tragique à rester dans la norme et leur mortelle fureur d'exister, avec leur soif d'un bonheur simple et leur incapacité à y parvenir, avec leurs corps malades et leurs vies de caniveau, les personnages de Josée Yvon agissent comme des repoussoirs: ils révèlent, par contraste, le mirage d'une société obsédée par sa réussite et sa beauté, paniquée devant la perspective de sa mort.



On n'a pas à aimer cette poésie qui, de toute manière, ne demande pas à être aimée. On voudrait même détourner les yeux: ces textes sont écrits avec le sang des chiennes, des putes et des junkies, ils sont contaminés de la première à la dernière page. Dans ce livre regroupant trois recueils de l'auteure (*La chienne de l'hôtel Tropicana*, *Koréphilie* et *Filles-missiles*), on pressent que Josée Yvon maîtrise dès ses débuts l'art de la formule *trash*. Elle sait déjà que le gaspillage humain mène tout droit à « l'agonie d'un peuple / dans la Fucketeria » (p. 134). À chaque page, on risque d'entrevoir les veines ravagées d'une héroïnomane ou de trébucher sur le corps avachi d'une topless. C'est que, dans cet univers, « on saigne par plaisir » (p. 37).

Ce à quoi elle aura adhéré, ce qu'elle aura expérimenté et payé de sa santé, ce qui lui aura inspiré des pages de feu qui nous brûlent encore les doigts, la regrettée Josée Yvon le résumera dans une citation de H.L. Mencken (entre autres citations qui prouvent son éclectisme): « C'est justement quand ils sont au pire d'eux-mêmes que les êtres humains sont intéressants. » (p. 125)

Intersexualités

Le personnage le plus troublant de cette foule de sacrifiés est Lucianna, une adolescente que sa mère a précipitée dans l'univers des prostituées à quatorze ans et qui devra devenir « la meilleure » pour ne pas sombrer dans la folie. Ces filles collées à la crasse des quartiers populaires de Montréal, qui rêvent de s'en sortir et d'améliorer leur existence, sont



JOSÉE YVON

peut-être les personnages de Michel Tremblay qui auraient soudain chuté de leurs balcons, déboulé du Plateau jusque dans le HoMa : plus bas que terre. C'est chez ces femmes que Josée Yvon trouvera son inspiration, comme Marie-Claire Blais trouve la sienne dans la faune de Key West.

On a dit de cette poète qu'elle était d'une grande lucidité, on a dit pareil de Nelly Arcan ; mais si Arcan analyse et décortique brillamment le Graal de perfection physique d'une prostituée de luxe, Josée Yvon, chancelante et paumée, mène au banc des accusés l'État détenteur d'un pouvoir sournois, qui uniformise les individus tout en forgeant les inégalités. À ce sujet, est cité l'auteur américain Russell Trainer : « Réconcilier les patients avec une société pourrie, on dit que c'est les guérir. » (p. 50) Atteinte du sida, Josée Yvon mourra presque aveugle en 1994, à l'âge de 44 ans. Elle était pourtant de ceux qui veulent vivre.

☆☆ ½

VALÉRIE FORGUES

Une robe pour la chasse

Montréal, Le lézard amoureux, 2015, 64 p., 15,95 \$.

Ce poème qui vous ramène à la surface

Avant de partir à la chasse avec *Le lézard amoureux*, Valérie Forgues avait déjà publié quelques livres : un roman, *Adèle encore une fois*, et deux recueils de poésie : *Ce qui se pose* et *L'autre saison*.

La chasse. La traque amoureuse évidemment. Pas la drague, mais plutôt le face-à-face entre un homme et une femme menacés par l'échec relationnel. L'affrontement de deux mammifères au bord de la collision. Ainsi, la chute suit un parcours très connu. On ne refait pas l'humain, on ne réinvente pas l'amour : vaines explications, restes de désir, tentatives d'éclaircissement, présence-absence, abdication, solitude.

Puis c'est la saison obscure, l'introspection à l'aurore et la table d'écriture, le poème, le petit poème d'une intimité blessée, brisée. « Je te regarde tout détruire de là-haut / tu m'entailles / tu m'échappes / tu manques le spectacle de nos métamorphoses » (p. 33) On ne pourrait pas mieux se défaire de sa culpabilité qu'en lançant un reproche, en mettant le doigt sur le défaut. Rien là que de très banal pour un regard extérieur. Et pourtant, encore une fois, parce que la séparation est toujours un deuil, le drame amoureux happe la vie en soi-même pour l'étrangler, happe la joie et vous précipite dans un gouffre d'incompréhension.

Mais il faut quand même comprendre, il faut ordonner la vie, et pour cela il y a la poésie. « À présent nous sommes deux à traîner nos corps / à imaginer une maison abandonnée / avant de revenir au creux de notre lit / aveuglés par l'hiver / et toute cette eau entre nous » (p. 18)

S'en sortir : plus facile à écrire

Peut-être la pratique de la poésie s'avère-t-elle l'unique chose qui nous ramène à la surface de l'eau ? Elle est une volonté de vivre, toujours, et surtout une chose très intime : elle n'a lieu qu'entre soi et soi, au cœur de soi. Elle nous montre le rivage, nous y tire lentement, laborieusement. Pour peu qu'on y mette du sien, c'est une seconde chance

VALÉRIE FORGUES



qui est offerte là, une renaissance qu'on choisira. Ou pas.

Le livre de Valérie Forgues s'écrit souvent à la 1^{re} personne du pluriel, comme le journal d'un divorce. « À l'affût / nous guettons la fascinante renaissance de nos corps / dans son infinie bascule »

(p. 34) Ce qui est le plus réussi, c'est, heure par heure, jour après jour, le récit de deux êtres à la dérive, leurs pathétiques tentatives de réconciliation, mais surtout l'empathie de l'auteure envers ce couple qui se sait condamné. C'est sa générosité pour cette personne qui va la quitter — ou dont elle est sur le point de se libérer. Voilà le plus difficile : par-delà son propre Moi en perdition, dire et montrer la douleur de l'autre. Admettre que la souffrance de l'autre n'est pas moins grande que la sienne propre. Et, plus tard, se lever en hiver, quand la lumière semble morte à jamais, quand la réalité se refuse encore et qu'il faut regarder à l'intérieur. Écrire la continuité, la *promesse de l'aube*. « Le ciel nous pardonnera d'avoir rêvé / [...] nous rirons à gorge brûlée de ceux qui ont déposé les armes » (p. 64).